

6^e TABLEAU

DANS LES RUINES [D'Isabelle]

CHANT : L'ami Bidasse 3e [Refrain](#)

(HORIZON et GARANCE rejoignent le groupe des personnages déjà installés)

GARANCE : NON, « Mòssieur » ! J'ai la tête qui explose ! BRRRRrrrrr ! La guerre c'est un affreux chiendent qui pousse sur la mappemonde...¹ Voilà tout !

HORIZON *(Avec patience)* : C'est ce que j'essaie de t'expliquer. Tout le monde est contre la guerre. Mais tout le monde te dira que c'est un mal inévitable, qu'on ne peut rien y faire...Et que c'est comme ça !

L'INFIRMIERE : C'est une fatalité, la guerre ! La grande misère du monde !

LE SOLDAT MUTILE : On sait où elle commence...Pourquoi, on ne sait déjà plus trop...Par contre, on ne sait jamais à l'avance où elle s'arrête, ni avec qui, ni quand ! *(Au cours de la discussion les yeux de Garance se font de plus en plus ronds.)*

LE MEDECIN : Voici notre ami l'instituteur. Il traîne encore avec lui ses fantômes ! Que de blessures inutiles enfouies dans le cœur des hommes ! Tu vois GARANCE, à la guerre, pendant qu'on détruisait les hommes et les villes, je savais déjà qu'il faudrait relever les ruines...et réparer les vivants !

L'INSTITUTEUR : *(S'installant et animant son théâtre d'ombres)* Ce sont les canons qui ont pu à eux-seuls tuer les hommes et anéantir une ville comme Arras avec sa cathédrale, en l'espace de quelques mois.²

LE PRETRE : Hélas, oui ! Qui pourra raconter l'insulte des obus à notre cathédrale ? Ils pouvaient bien tirer dessus, tu sais GARANCE...Les mois qui s'écoulaient nous donnaient raison...Criblée de blessures, elle restait vaillante la cathédrale !

LE SOLDAT MUTILE *(Admiratif)* : Elle a osé défier l'avalanche de fer. Le jour de la bataille, toutes les six minutes très exactement, des centaines d'obus pleuvent sur la cathédrale ! Des 77, des 150, des 210, des 380 et une fois même, un terrifiant 420 !

L'INSTITUTEUR : Des centaines de projectiles s'acharnent, avec une précision étonnante sur la partie de la cathédrale située entre le grand portail et le portail des Chariottes.

LE PRETRE : Tous ces obus ouvrent des brèches énormes et parviennent à jeter bas deux contreforts.

LE MEDECIN : On veut croire qu'un tel déluge ne durera pas et que l'agonie du colosse de pierre s'arrêtera là mais à la rescousse du fer, l'ennemi appelle le feu !

**Théâtre
d'ombres
manipulé par
l'instituteur
+
Mille
colombe**

¹ Tistou les pouces verts, ch 15, Maurice DRUON [Adaptation]

² Tistou les pouces verts, ch 15, Maurice DRUON [Adaptation]

LE PRETRE : Qui pourra dire l'horreur de ce spectacle de la cathédrale en train de se consumer ?

L'INSTITUTEUR : La cathédrale est un brasier au-dessus duquel des obus terrifiants ne cessent d'éclater, pendant que les shrapnells lancent de toutes parts leurs balles.

L'INFIRMIERE : Ce jour-là pourtant, dans ce déchaînement de fer et de feu, des hommes risquent cent fois leur vie pour sauver ce qui peut être sauvé...

L'INSTITUTEUR : Faute d'aliments à dévorer, le feu finit par s'éteindre ! Des centaines d'obus démolissent alors le portail de la rue des Chariottes. Ils font crouler le dôme central et jettent sur le sol trois des colonnes qui le soutiennent.

LE PRETRE : Avec l'effondrement de la voûte de la grande nef, le colosse de pierre n'est plus qu'un tas de ruines ! La cathédrale a toujours été chère au cœur des Arrageois ! Sous ses voûtes ont résonné toutes les belles fêtes. Et ils se sont acharnés à l'anéantir !

LE SOLDAT MUTILE : J'ai vu beaucoup de jardins anéantis par le feu, à la guerre. En deux minutes, j'ai vu mourir un jardin plein de bleuets.

HORIZON (*Effondré*) : C'était affreux !

LE SOLDAT MUTILE : J'ai vu des champs de coquelicots sauter en mille morceaux...

GARANCE (*Anéanti*) : Ooooh ! C'est affreux !

LE SOLDAT MUTILE : J'ai vu tomber tellement de bombes dans ce champ de coquelicots, qu'il a fallu pour toujours renoncer à le cultiver. (*Abattu*) Même la terre était morte ! Tu te rends compte ? Même la terre était morte !

LE MEDECIN : Je pourrai t'en conter encore long sur la guerre ! MADELEINE, notre infirmière, elle a perdu son fils. D'autres perdent un bras, une jambe ou bien ils perdent la tête.

LE PRETRE (*Sentencieux*) : Dans une guerre, tout le monde perd quelque chose. La guerre est le plus grand désordre qui se puisse voir au monde puisque chacun y perd ce à quoi il tient le plus.

L'INFIRMIERE : La guerre est une laideur dont on ne parle qu'à voix basse...une maladie de grandes personnes... Plus cruelle que la misère et plus dangereuse que le crime.³

HORIZON : La guerre, c'est une mer, un océan de mitraille et de feu ! Pas une seconde qui ne soit un éclatement...une explosion permanente...un boum qui se répercute d'écho en écho...

LE SOLDAT MUTILE : La guerre, c'est une atmosphère, un air dans lequel tu ne respire que la poudre des balles, la fumée des incendies et l'odeur des gaz... (*On*

³ Tistou les pouces verts, ch 14, Maurice DRUON

entend la toux discrète d'HORIZON.)

LE MEDECIN : La guerre, c'est un poumon qui ne peut respirer que le sang et la mort...Le tissu des capotes...La chair pourrie des corps, le métal froid des casques et des fusils brisés...

L'INSTITUTEUR : Et des grenades en pagaille, en veux-tu en voilà !

LE MEDECIN : La guerre c'est un pays démonté où tu n'entends même plus le chant d'un oiseau. (*D'un rire nerveux*) Ils sont remplacés par des mouches à miel qui volent au-dessus des lits des blessés ! Tout sent mauvais, à la guerre. Si j'avais été peintre ou poète, sous la tente de soins, j'aurais pu écrire *Une vie des Martyrs* !

HORIZON (*Toussant discrètement*) : La guerre, c'est une drogue qui t'intoxique, qui te fatigue et qui finit toujours par t'endormir !⁴

L'INSTITUTEUR : Mais tu vois GARANCE, à la guerre, deux passions ont dominé nos vies et elles les ont consolées. La passion des livres...

LE POETE : Et la passion des fleurs ! (*GARANCE manifeste son étonnement*)

L'INSTITUTEUR (*Le regard lointain*) : Pourquoi, vas-tu me demander ?

LE MEDECIN (*Mélancolique*) : Parce que, seuls les livres et les fleurs peuvent guérir les maux de l'âme.

LE PRETRE : Oh, je vous sens partis tous les trois pour une belle joute oratoire ! (*Il prend en charge le théâtre d'ombres*)

LE MEDECIN : Je préfère la joute à la guerre, monsieur l'aumônier !

L'INSTITUTEUR : Moi aussi !

LE POETE : Moi de même !

GARANCE (*Criant presque*) : Moi pareil ! Ooooh ! (*Il se met à rire*)

LE POETE (*Lyrique, s'adressant plus particulièrement à Garance*) : Les fleurs sont les pages parfumées du poème des saisons, mon petit troubadour des talus !

GARANCE (*Enthousiaste*) : Ooooh ! Bravo ! (*Il applaudit ; les autres suivent*)

LE MEDECIN : Les livres sont des jardins où l'esprit de chaque siècle a semé des fleurs de tous les temps ! (*On entend le « Ooooh ! » de GARANCE et les applaudissements*)

LE POETE : (*Poursuivant*) : Les fleurs sont un livre écrit dans toutes les langues, mon petit troubadour des talus... Elles prêtent à nos rêves des ailes de géant pour survoler le monde... (« Ooooh ! » de GARANCE et applaudissements.)

⁴ *Le Lion d'Arras*, 5 octobre 1916, N°32

L'INSTITUTEUR : Les livres sont des jardins où des fleurs immobiles nous transportent où nous ne sommes pas mais où nous voulons être ! (« *Ooooh !* » de GARANCE et applaudissements.)

LE POETE (*Emerveillé*) : Les livres sont des fleurs magiciennes qui racontent l'âme des pays qu'elles enchantent. (« *Ooooh !* » de GARANCE et applaudissements.)

GARANCE (*A la surprise générale*) : Que de vers inédits de Virgile on lit dans un parterre de fleurs ! (*Applaudissements nourris*)

L'INSTITUTEUR (*Enchaînant*) : Que de parterres inconnus on respire dans les vers de Virgile !⁵ (*Tous applaudissent.*)

HORIZON (*Sous le charme de la joute oratoire, il se met à rire. Son rire se perd dans une toux discrète.*) Tu as compris GARANCE ? C'est en combattant l'ignorance que l'Homme installera durablement la Paix. La guerre à l'ignorance, c'est la seule guerre qui vaille ! (*Il tousse discrètement*) Ce sont les livres qui te l'enseigneront !

CHANT : *Combattre l'ignorance, Les Stentors*

(Le rideau se ferme puis il s'ouvre à nouveau sur le jardin du Vent)

⁵ *Les Vespres de l'abbaye du Val*, in *Le Livre du promeneur*, 1854 ; Jules LEFÈVRE-DEUMIER